





Owali Antsia

# Pauvre & Fière

ROMAN

ISBN : 979-10-227-4957-2

© Owali Antsia, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« Convoiter la richesse dans la pauvreté, c'est se faire doublement pauvre, car c'est ajouter à tout ce que l'on n'a pas la privation de tout ce que l'on convoite. Si nous savions être pauvres nous souffririons moins de l'être ; l'on ne souffre vivement que de ce que l'on ne veut pas souffrir. »

Alfred Auguste Pilavoine, *Pensées, mélanges et poésies*.



# PROLOGUE

*La lune était belle. Ronde, grosse et si brillante. Sans doute était-ce au cours d'un soir comme celui-ci que les autorités avaient jugé inutile d'électrifier les voies, tant elles étaient déjà naturellement éclairées. C'eût été un véritable gâchis.*

*Sortant d'une réunion tardive du groupe de prière de mon église, je marchai d'un pas pressé au bord de la route en jetant de temps à autre des coups d'œil derrière moi dans l'espoir de voir un taxi pour rentrer au plus vite. Il n'était pas prudent de traîner très longtemps dans le coin. Je pouvais à tout moment me retrouver nez à nez avec un braqueur, voire – pire ! – un crime-ritualiste<sup>1</sup>, et ce ne sont certainement pas les rares passants que je croisais, fortement avinés pour la plupart, qui me seraient d'un quelconque secours.*

*Le cœur battant la chamade, je recitai sans relâche toutes les prières de protection que je connaissais. Quelle heure pouvait-il être ? Rien sur moi ne me permettait de le savoir mais à juger par le calme qui régnait dans les alentours, minuit devait être passé depuis un bon moment. Comment n'avais-je pas pu voir passer le temps au point de me mettre en danger de la sorte, me reprochai-je incessamment. Je ne me souvenais même pas de la raison qui m'avait poussée à me rendre à cette réunion nocturne, ça n'était tellement pas dans*

---

<sup>1</sup> Acteur de crimes contre les personnes dont les corps des victimes sont retrouvés mutilés, avec des organes prélevés utilisés à des fins fétichistes ou lors de rituels occultes sensés, selon ceux qui en font usage, procurer puissance, pouvoir, promotion, richesses et longévité, etc.

*mes habitudes. Qu'avais-je fait de Yoni ? Était-il resté seul à la maison ou l'avais-je envoyé chez un voisin ? Les questions se bousculaient dans ma tête sans que je fusse en mesure d'y répondre. Tout était flou dans mon esprit. C'était insensé. Aussi insensé que faire Alenakiri-Akournam à pied, à pas d'heure, sur une route où il n'y avait désormais même plus l'ombre d'un rat dans les poubelles d'Averda<sup>2</sup> que je longeais. Mon cœur tambourinait de manière si désordonnée que je risquais davantage de mourir de peur qu'autre chose.*

*Soudain, l'écho d'un cri de détresse, vite étouffé, fendit le calme apparent de la nuit sans que je puisse en identifier la provenance. C'en était trop pour moi. Pétrifiée par l'angoisse, je ne pus retenir les flots de mon corps de s'écouler le long de mes jambes et de mes joues. Ce soir, j'allais mourir c'était sûr et certain.*

*Un crissement des pneus m'extirpa de ma torpeur. Sans réfléchir, je plongeai dans le tas d'ordures accumulées près des bacs et fermai les yeux aussi forts que possible, comme si c'eût pu me rendre invisible. Quelques secondes plus tard, le véhicule déboula sur la rue et me dépassa sans s'arrêter.*

*Réalisant que je venais peut-être d'échapper à une mort certaine, je me mis à courir à en perdre haleine dans la direction opposée à celle qu'avait empruntée la voiture de la mort. Je courais sans relâche. Comme mue par mon instinct de survie, je courais avec la seule idée en tête de rentrer chez moi saine et sauve pour m'occuper de Yoni. Seulement, dans ma fuite, j'avais pris tellement de virages que je ne savais plus où j'étais. Des nuages inopportuns jugèrent bons d'éclipser la lune, alors que je me décidais à rejoindre une artère*

---

<sup>2</sup> Société de ramassage d'ordures ménagères.



*principale. Le quartier tout entier se retrouva plongé dans la pénombre.*

*C'est quelle malchance, ça ?*

*Ce secteur que j'avais pourtant déjà traversé de nombreuses fois devenait complètement étranger. Je ne reconnaissais plus rien. Ni les bars, ni les boutiques, ni même le motel dont l'enseigne clignotante était la seule source lumineuse dans les dix mètres à la ronde. Une voiture était garée devant, à une centaine de mètres de moi. À la vue des feux arrière rougeoyants et de la légère fumée qui sortait du pot d'échappement, je compris que le chauffeur était à l'intérieur. Prenant peur à l'idée que ce fût le même individu auquel j'avais échappé quelques minutes plus tôt, je me cachai cette fois dans un bosquet. Peu de temps après, une personne sortit du motel par une porte dérobée et s'engouffra dans le véhicule qui démarra aussitôt en trombe.*

*Le calme retomba. Les nuages s'écartèrent, laissant à nouveau le loisir à la lune de déployer fièrement ses rayons lumineux sur la ville. Ce que je considérai comme un bon présage me donna un regain d'énergie pour reprendre ma route. Mais, à peine posais-je le pied sur le bitume, qu'une douleur vive venant du bas-ventre me cloua au sol. Les flots de mon corps n'avaient pas dit leurs derniers mots...*

*Une grosse tache de sang recouvrait mon lit à mon réveil. Au lieu de me réjouir d'être enfin sortie de cet horrible cauchemar, je me sentais mal. Je saisis ma bible et mon chapelet -posés sous mon oreiller- pour conjurer le mauvais sort et me mis à prier de toutes mes forces. Mais la boule qui m'étreignait l'estomac était toujours là. Plus qu'un*

pressentiment, bien que n'étant pas superstitieuse, j'avais l'intime conviction qu'un malheur me guettait.

*Seigneur, prends pitié !*

# 1

— Mademoiselle Moutsiga-Moussirou Shine Kini...

— C'est moi ! répondis-je fièrement en relevant le menton et en bombant le torse.

L'homme décolla les yeux de mon CV qu'il tenait entre ses grosses mains moites et me reluqua d'une manière assez désobligeante. L'envie de lui dire ma façon de penser me démangeait, mais je me retins en repensant à la mise en garde que ma sœur aînée m'avait faite quelques heures plus tôt :

« Il ne faudra plus compter sur moi pour te trouver un entretien si j'entends que tu t'es encore mal comportée. »

Je me contentai donc de soutenir le regard de ce gros monsieur, transpirant comme un porc malgré la climatisation de son minuscule bureau, en lui faisant mon plus beau sourire forcé.

*Du calme, Kini. Tu es là pour décrocher ce poste de caissière alors tiens-toi tranquille et tout ira pour le mieux.*

— Je vois que vous n'avez qu'un niveau de 3<sup>e</sup> et que le gros de votre expérience professionnelle se résume à un poste de coiffeuse dans le salon de votre sœur.

— C'est cela, monsieur.

— Vous avez 21 ans, c'est bien ça ?

— Oui, monsieur.

— Vous semblez intelligente et pourtant, pourquoi avez-vous abandonné vos études ?

*C'est quelle affaire ça, il veut que je lui raconte ma vie ou quoi ?*

— Ce n'était pas par choix, monsieur, mais par nécessité. Mon père a perdu son boulot de cheminot à l'OCTRA<sup>3</sup> et ma mère, dont nous dépendions financièrement, est décédée quelque temps après. Donc avec ma sœur, on a dû prendre les choses en main pour donner une chance au dernier de la famille de faire ses études.

Je m'arrêtai là. Il n'était pas obligé de savoir que mon père alcoolique et coureur de jupons national avait abandonné son rôle pour faire la vie, m'obligeant à tenir le foyer à bout de bras car ma sœur, elle aussi, avait ses problèmes. Oui, il n'était vraiment pas obligé de savoir que j'étais devant lui parce que j'étais fatiguée de m'écorcher les doigts tous les soirs à force de rapper les tubercules pour faire le manioc que je vendais au marché. Je m'arrêtai là. Je n'avais pas envie qu'il ait pitié de moi.

— Ah ! quelle bien triste histoire, soupira-t-il l'air sincèrement navré. Mais pourquoi avez-vous arrêté de travailler dans le salon de votre sœur ?

*Celui-là, c'est pour congosser<sup>4</sup> ou pour me donner le boulot qu'il me pose toutes ces questions ? Vrai, vrai, s'il continue je vais l'insulter.*

— Heu... Ça ne tourne pas bien en ce moment donc elle n'a plus trop les moyens de me payer.

— Je vois, je vois...

Il reposa mon CV et s'adossa sur son fauteuil, mettant en avant son ventre proéminent qui manquait de faire exploser les boutons de sa chemise à chaque expiration.

---

<sup>3</sup> Office du chemin de fer transgabonais devenu SETRAG au début des années 2000.

<sup>4</sup> Raconter des ragots.

*Mince ! L'ami tu es obligé de faire souffrir ton corps de la sorte ?*

Je ricanai intérieurement en imaginant tout le mal qu'il avait dû se donner pour se vêtir.

Il lissa sa moustache de deux doigts et se racla la gorge avant de poursuivre :

— Sinon, vous avez quelle expérience en matière de vente ?

— Heu... De son vivant, ma mère vendait au marché. Donc je l'aidais souvent les week-ends et quand je n'avais pas cours. Ce qui fait que compter l'argent, rendre la monnaie, tout ça, je connais.

— Ah très bien, très bien.

Il hocha la tête et se redressa en ajustant la veste de son costume.

— Donc, quelles sont vos disponibilités ?

— Je ne fais rien en ce moment, monsieur, je peux commencer même aujourd'hui, répondis-je enthousiaste.

Surpris par mon aplomb, il haussa les sourcils.

— Ah ça ! Vous êtes motivée, hein !

— Bien sûr, monsieur. Je suis une fille très travailleuse, vous ne serez pas déçu. Je peux tout faire : être à la caisse, ranger les articles dans les rayons, mais aussi nettoyer le magasin...

— Ah c'est très bien. J'aime les employés dévoués comme vous.

Sentant que j'étais sur la bonne voie, mon sourire s'élargit franchement. Il allait ajouter quelque chose quand la sonnerie de son téléphone portable le coupa dans son élan. Il décrocha et fit quelques réponses monosyllabiques avant d'interrompre sa communication. Après s'être excusé, il m'informa qu'il avait encore d'autres candidates à voir avant de prendre une

décision. Déçue, je le remerciai pour son accueil et soulevai mon sac pour m'en aller lorsqu'il rajouta :

— J'ai une dernière question à vous poser avant que vous ne vous en alliez...

— Oui ?

— Jusqu'où êtes-vous prête à aller pour obtenir ce poste ?

Je fronçai les sourcils d'incompréhension.

— Monsieur, je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous me demandez...

— C'est pourtant simple. Vous avez dit tout à l'heure que vous êtes motivée...

— Oui, répondis-je méfiante.

— Mais... vous conviendrez avec moi que de simples paroles ne suffisent pas. Encore faut-il les démontrer.

— Vous voulez me prendre à l'essai, monsieur ? tentai-je, réfutant le sous-entendu que son regard glissant laissait deviner.

— Oui, mais avant même d'essayer, il faut m'en donner l'envie.

— Ah là, monsieur, je ne vous suis plus.

Ahurie, je détournai le regard, portai mon sac à l'épaule et voulus me lever quand je sentis une grosse main moite m'encercler l'avant-bras et me retenir. J'osai lever la tête dans la direction de son propriétaire. Une lueur sombre traversait sa pupille et un sourire malveillant barrait son visage.

— Où veux-tu aller ? Je ne pense pas t'avoir invitée à partir.

— Je pense au contraire que notre entretien est terminé, monsieur, affirmai-je froidement, les narines se dilatant à mesure que ma colère montait.

Il sourit de plus belle, ôta sa main de mon avant-bras et se réinstalla en ajustant sa veste.

— Ta sœur ne t'a donc pas expliqué comment les choses se passent ?

— Expliquer quoi monsieur ? fronçai-je les sourcils, comprenant peu à peu le piège dans lequel j'étais tombée.

— Déboutonne ta chemise, nous n'allons pas y passer la journée ! m'ordonna-t-il dans un geste d'impatience.

Je me levai d'un bond de ma chaise :

— Quoi ?! Hors de question !

— Ah bon ?! J'ai dû mal comprendre alors, j'ai cru que tu cherchais du boulot.

— Oui, mais pas au point de me déshabiller devant vous ! Ce que vous faites est ignoble ! m'insurgeai-je en pointant mon index dans sa direction.

— Je ne pense pas avoir de leçon à recevoir d'une pauvre fille comme toi qui n'a même pas de quoi s'habiller correctement. Je t'offre une opportunité en or et tu craches dessus ?!

— Ne bougez surtout pas et laissez-moi vous prendre au mot !

Sans perdre une seconde, je raclai profondément ma gorge et projetai sur lui toute la morve que j'avais pu recueillir. Il bondit sur place, essuya son visage d'un revers de la main et contourna son bureau en vociférant des insultes :

— Salope ! Mais tu es folle ! Tu sais qui je suis ?

Plus rapide que lui, en deux enjambées j'atteignis la porte de sortie et lui balançai avant de m'en aller :

— Sale porc ! Vous n'avez même pas honte de profiter de la misère des gens ! Je n'ai peut-être rien à vos yeux, mais si une chose est sûre, c'est que ma dignité vous est inaccessible !

Je sortis comme une voleuse du magasin Gaboprix où se déroulait mon entretien et sautai dans le premier taxi que j'aperçus sans prendre la peine de négocier.

— Pardon mon frère, avance d'abord, là où tu me vois là, on cherche à me tuer ! trouvai-je comme excuse pour que le chauffeur ne discute pas trop.

À peine fit-il vrombir le moteur de sa voiture que la sonnerie de mon téléphone retentit :

**Yori Chanel Moussirou**

Ma sœur, évidemment. Elle ne perdait rien pour attendre, celle-là !



## 2

— KINI !

— Chacha, ne commence même pas à crier sur moi, je...

— Je crie sur toi si je veux, espèce de sale petite ingrate ! J'use et abuse de mes relations pour te trouver du boulot et qu'est-ce que tu fais ? Tu vas cracher sur les gens ! C'était plus fort que toi ? Ta sauvagerie de *Moulengui-Binza*<sup>5</sup> là ne pouvait pas rester en sommeil le temps de ton entrevue ?

— De quelle bonne entrevue tu me parles même ? Tu m'envoies chez un pervers et tu veux que je le laisse faire son numéro sans réagir ? Il t'a au moins dit pourquoi j'ai craché sur lui ? Il voulait carrément que je me déshabille !

— Et alors ? Est-ce qu'il t'a violée ? Qu'est-ce que tu n'as jamais fait ? Je me demande même si tu es vraiment ma sœur, tu es trop maboule !

— Chacha, moi je t'ai déjà dit que je suis peut-être pauvre, mais il est hors de question que je me vende moins cher à des hommes sans valeurs !

— Qui t'a parlé de te vendre ? Il est question ici de subvenir à tes besoins. Tu crois que tu vas t'en sortir comment si tu ne fais pas un minimum de concessions ?

— Concessions ?! C'est comme ça que tu appelles ça ? N'importe quoi ! C'est plutôt de la prostitution ! Des individus

qui n'ont aucune morale et profitent de la pauvreté des gens pour commettre leurs bassesses ! Je ne peux pas supporter ça.

— « Bassesses », la tête comme bassesses ! Toi tu sais même écrire ça ? Tu crois que tu vas devenir quoi sans diplôme ni homme capable de te sortir de ta misère ?

— Contrairement à toi je ne cherche pas à devenir quelqu'un ! Je suis telle que Dieu m'a faite et j'accepte mon sort. Si un jour Il décide de me sortir de la pauvreté, Il le fera et ce, en préservant mon intégrité !

— Ça y est ! Madame « Molière » a commencé à sortir son gros français ! On te trouve le piston, au lieu de te jeter dessus, tu fais ta belle. Comme c'est toi l'enfant que Dieu a bénie, il faut retourner dans ton trou d'*Akournam*<sup>6</sup> et trouver une solution pour payer ton courant. J'ai fait ma part, maintenant c'est terminé !

Elle me raccrocha au nez, me coupant dans mon élan. Je soupirai profondément et rangeai mon téléphone avant de demander l'arrêt au niveau de l'échangeur du PK5.

Ma sœur et moi étions sorties du même ventre, mais c'était bien la seule chose que nous avions en commun. Alors que j'étais plutôt du genre casanière, elle ne se sentait à l'aise qu'une fois hors de la maison. La jet-setteuse de la famille, les parents avaient tout essayé pour refréner ses ardeurs de fille de la nuit. Sans succès. Si du vivant de maman elle faisait des efforts pour faire acte de présence, après sa disparition, le semblant d'esprit familial qui régnait vola en éclat sans aucune autre forme de procès. Elle quitta officiellement la maison

---

<sup>5</sup> Ville du sud du Gabon, chef-lieu du département du Mongo dans la province de la Nyanga.

<sup>6</sup> Quartier de la commune d'Owendo, banlieue sud de Libreville.

pour aller s'installer en colocation au quartier Bel-Air avec une de ses copines. Yoni, mon petit frère de 13 ans, mon père et moi restâmes donc les seuls à vivre dans la maison que notre mère nous avait laissée.

Après avoir pris trois taxis et un clando<sup>7</sup> afin d'économiser le peu d'argent qu'il me restait pour finir la semaine, je descendis devant la cabane en bois qui faisait office de boutique du quartier. Tenue par Amidou, un Malien installé au Gabon depuis peu, je m'y arrêtais souvent pour faire mes principaux achats car, me connaissant, il acceptait de me faire des bons<sup>8</sup> lorsque j'étais vraiment dans la galère. Je pris une boîte de sardines avant de poursuivre ma route en empruntant la petite piste de hautes herbes qui longeait la bicoque afin de rejoindre la maison située en contrebas.

Il devait être aux alentours de 17 h 30 d'après la luminosité qui commençait à s'affaiblir. J'accélérai la cadence en prenant garde à ne pas marcher sur un serpent et, une dizaine de minutes plus tard, j'arrivai devant la petite cour de la maison. Petit Pas, notre chien, se mit à aboyer de joie à ma vue. Mon cœur se serra lorsque, caressant ses côtes saillantes et voyant la fébrilité avec laquelle il tenait sur ses pattes, je me souvins qu'il n'avait rien eu à manger depuis plusieurs jours.

Je ne m'éternisai pas dehors et rentrai allumer les lampes-tempête étant donné qu'on n'avait plus de courant depuis deux jours. La maison, à peine crépie, ne comptait que deux chambres et une pièce à vivre. Faute de moyens suffisants pour

---

<sup>7</sup> Véhicule de particulier se substituant aux taxis de manière illégale et desservant généralement les zones enclavées.

<sup>8</sup> Crédits.

l'achever, la cuisine et les sanitaires étaient à l'extérieur, comme au village.

Je rangeai mon sac dans ma chambre et sortis avec mon cahier de comptes sous le bras. En retirant l'argent pour le transport de ma marchandise et pour les besoins de Yoni, il ne me restait plus que 8 000 FCFA. Si je payais le courant, on n'aurait plus assez pour manger jusqu'à la fin du mois.

*Donc, on va seulement rester comme ça, ce n'est pas grave. Il faudra juste que je fasse attention à la réserve de pétrole.*

La porte d'entrée s'ouvrit sur mon petit frère. Il me salua et alla se changer dans sa chambre avant de venir me rejoindre au salon.

— La journée a été bonne ? l'interrogeai-je à son retour.

Il bougonna pour toute réponse et détourna son regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu mets la tête à côté ?

— Pour rien...

— Moussavou-Moussirou, ne m'énerve pas hein ! Il s'est passé quoi à l'école ?

— Rien... C'est juste le professeur de dessin qui m'a mis dehors parce que je demande tout le temps le papier Canson à mes voisins...

— Quoi ! Mais de quel droit il a fait ça ?

— Il dit que l'amitié n'est pas synonyme de prise en charge, que si je n'ai pas mes fournitures ce n'est pas la peine que je me présente encore à son cours, expliqua-t-il la voix enrouée. Je vais avoir zéro de moyenne en dessin alors que je dessine mieux que tout le monde, ce n'est pas juste !

— Oh... Calme-toi. Tu iras en cours, je vais t'acheter tes fournitures, d'accord ?

— Mais tu vas faire comment ? On n'a pas d'argent. Papa n'est pas rentré depuis bientôt une semaine, et puis...

— Laisse-moi m'occuper de tout ça. La seule chose que tu as à faire, c'est te concentrer sur tes études. Maintenant, sèche-moi ces vilaines larmes, un homme ne pleure pas. Tu as compris ?

Il hocha la tête, peu convaincu.

— Bon. Tu as mangé quoi à midi ?

— Les arachides et puis le lait caillé...

Ah, mon pauvre frère. Aussi chétif que Petit Pas, il faisait vraiment pitié à voir. Je serrai le cœur et plaquai sur mon visage un sourire qui se voulait rassurant.

— J'ai fait les comptes, je vais te donner 500 FCFA demain, tu vas prendre les haricots chez la maman camerounaise qui est à la sortie du marché, tu vois non ?

— Oui. D'accord...

— Bon, viens t'asseoir, on va manger.

Nous discutâmes autour de notre maigre repas de sardines à l'huile avec des bâtons de manioc rassis – donc invendables –, puis nous fîmes les devoirs ensemble.

Bien qu'ayant plusieurs redoublements à mon actif, j'aimais apprendre ou plutôt, le fait de ne plus pouvoir aller à l'école m'avait comme donné l'envie d'y retourner. Alors, j'étudiais avec lui, pour être prête le jour où j'aurais les moyens de m'asseoir à nouveau sur un table-banc. Même si à mon âge et après quatre années hors du système scolaire je ne me faisais plus trop d'illusions, au moins c'était un bon moyen de me prouver que je n'étais pas aussi stupide qu'on pourrait croire parce que j'avais cassé le Bic et sucé l'encre très tôt.

Hélas, ma journée avait été tellement éprouvante qu'à peine une heure plus tard, je tombai de fatigue. Je me levai et m'assurai que tout était bien fermé avant de me diriger vers la porte de ma chambre en le laissant finir ses fractions, sous la flamme de la lampe tempête.

— Surtout, arrête bien la lumière avant d'aller dormir, et ne te couche pas trop tard.

— D'accord, Ya Kiki.

Je lançai un dernier regard dans sa direction avant de refermer la porte de la chambre et de m'effondrer sur mon lit.

*Seigneur, prends soin de tes enfants !*

### 3

Cinq heures trente du matin.

Mon horloge interne était déjà réglée, je n'avais pas besoin de réveil pour sortir de mon sommeil. De toute façon je n'avais pas d'argent pour remplacer les piles que j'avais croquées *fatiguer*<sup>9</sup> pour en tirer le maximum de « jus ».

Avant de me lever, je fis ma prière pour demander au Seigneur de me donner la force et le courage d'affronter toutes les épreuves qu'il jugerait bon de dresser sur mon chemin afin de mettre ma foi à l'épreuve. J'enfilai deux tee-shirts pour lutter contre la fraîcheur du matin, attachai mon pagne usé autour des reins et sortis enfin de ma chambre.

Les coqs commençaient à chanter au loin. Le salon était dans l'obscurité quasi complète, seules les premières lueurs de l'aurore filtraient dans les interstices des ouvertures. Je me dirigeais vers la porte d'entrée quand je me rendis compte d'une présence dans la pièce. Un bruit sourd et régulier semblable à des ronflements résonnait. Je me retournai et plissai les yeux pour découvrir là, assis au même endroit que la veille, mon petit frère la tête posée sur ses cahiers.

— Rho ! Yoni ! Que fais-tu là ?

Il se redressa en sursaut et essuya d'un revers de la main le filet de bave qui était sorti de sa bouche pendant son sommeil.

— Tu as dormi ici ?

---

<sup>9</sup> Jusqu'à épuisement.

— Hein ?

— Hein quoi ? Tu ne pouvais pas aller te coucher quand tu as vu que tu étais fatigué ?

— Je n'ai pas su quand j'ai dormi...

— *Tchip*<sup>10</sup> ! Tu as au moins fini tes exercices ?

Encore à moitié dans les vapes, il baissa la tête vers son cahier et s'exclama en passant sa main dessus.

— C'est comment ? m'inquiétai-je.

Je me précipitai sur lui et allai dehors avec son cahier à la main pour voir clairement de quoi il en retournait à la lumière du jour. L'encre s'était mêlée à sa bave et tout ce qu'il avait écrit la veille s'était effacé. Une colère sourde monta en moi et sans réfléchir, je lui flanquai une gifle.

— Tu ne pouvais pas faire attention ! Avec tout ce qu'on endure, tu ne trouves rien de mieux à faire que gaspiller ton cahier et perdre tes exercices ! Si tu as zéro maintenant, on va faire comment ? Je me bats pour que tu puisses travailler dans des conditions acceptables et toi, tu sabotes tout ?!

Un autre coup s'abattit sur lui alors qu'il cachait son visage.

— Pardon, pardon Ya Kiki... Je n'ai pas fait exprès, sanglotait-il.

Complètement apeuré, recroquevillé sur lui-même et les yeux embués de larme, je réalisai la disproportion de mon geste. Il n'était pas nécessaire que je m'en prenne de la sorte au pauvre enfant. Cela pouvait arriver à tout le monde de tomber de fatigue. J'aurais dû veiller avec lui et m'assurer qu'il aille bien se coucher. Tout compte fait, c'était ma faute. C'était moi l'adulte.

---

<sup>10</sup> Bruit de succion réalisé avec la langue au contact des dents, marquant la désapprobation ou le mépris.



— Bon, ça va, repris-je plus calmement. Tu te souviens de ce que tu as fait, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Donc tu pourras vite recopier sur une nouvelle page. Je vais puiser l'eau, à mon retour tu dois avoir fini.

— Mais...

— Je ne veux plus t'entendre, Yoni, coupai-je court. La prochaine fois tu feras attention ; maintenant, va travailler !

Il récupéra son cahier et alla s'asseoir sur le banc de la cour.

J'enfilai mes *sans-confiance*<sup>11</sup>, chargeai dans la brouette nos trois jerricanes de vingt litres et me mis en route vers la pompe publique qui se situait à environ deux kilomètres de la maison.

Sur la route, je croisai ma voisine et copine d'enfance Clémence. Elle aussi n'était pas allée très loin dans les études, mais, grâce à un de ses oncles qui avait été nommé au gouvernement récemment, elle avait pu bénéficier des largesses de ce dernier et en avait profité pour s'inscrire à une formation en secrétariat. Nous cheminâmes ensemble en nous racontant nos dernières mésaventures et rigolâmes à gorge déployée de mes frasques de la veille. Je pouvais compter sur elle pour me comprendre. Nous étions toutes les deux considérées comme les grandes « rebelles », comme nous appelaient les autres filles du quartier qui avaient moins de scrupules à échanger leurs charmes contre quelques billets ou un verre dans le bar du coin.

— Tu as bien fait Kiki. Mais ta sœur là vraiment, elle va mal finir. Ne t'inquiète pas, Dieu est au contrôle, ça va aller.

— Amen ! Et sinon, parlons d'autres choses. Roméo dit quoi ?

— Je ne sais pas. Depuis la dernière fois où je lui ai fait les histoires avec l'affaire de la fille que j'ai trouvée dans son lit, il jure qu'il me zappe.

— Ah ça ! Vraiment, les hommes ce n'est pas la peine, quoi ! *Kié* ! Et tu tiens le coup ?

— Je vais faire comment ? me répondit-elle tristement. J'attrape le cœur seulement. Je ne peux jamais courir derrière un homme, à plus forte raison si c'est lui qui a tort. Il va venir me demander pardon chez moi où ce n'est même pas la peine qu'il m'appelle encore.

— Hum. Donc, s'il te demande pardon, tu vas même accepter ?

— Ah Kiki, toi-même tu sais comment mon cœur est faible devant lui, non ? Si je fais la maline alors qu'il me demande pardon, c'est moi qui vais encore souffrir derrière.

— En tout cas, moi, je ne parle pas de tes choses. Je sais juste que si Blaise me fait un coup comme ça, je le barre direct !

— Hum ! Toi et ta bouche là ! J'aimerais bien voir ça.

— Oh ! Tu es comment ? Il ne faut pas me souhaiter les choses comme ça.

— Ha ha ha ! Tu as maintenant peur hein ? ricana-t-elle.

Je lui donnai une légère tape à l'épaule et lui tirai la langue

— Laisse-moi tranquille, vilaine ! Et sinon, les parents vont bien ? Il faut même que je passe les saluer.

— Ah, ils sont là-bas. Dans leurs disputes quotidiennes, on les regarde seulement.

---

<sup>11</sup> Expression désignant les tongs en plastique qui, n'étant pas très solides et se décollant régulièrement, n'étaient pas dignes de confiance.

— Si tu savais comment je t'envie. Même s'ils se disputent, au moins ils sont là, ça fait de l'ambiance. Chez moi, là... C'est seulement la symphonie de moustiques.

— Attends que « El Maestro » fasse son retour, me taquina-t-elle. Tu vas avoir l'ambiance que tu cherches !

Un éclat de rire brisa ma mélancolie naissante.

Celui qu'elle appelait le « Maestro » n'était nul autre que mon père. Il faisait des jours hors de la maison et quand il revenait, c'était seulement le bruit qu'il savait faire aux gens. Bref. Je ne voulais pas noircir mon cœur en parlant mal de mon géniteur. Il était certes très imparfait, mais il était encore vivant et le seul parent qu'il me restait... même par défaut.

Nous finîmes de puiser l'eau et nous nous séparâmes devant chez Amidou le boutiquier car la maison de Clémence était un peu plus haut. Je négociai avec Amidou pour recharger la batterie de mon téléphone chez lui. Après m'avoir fait beaucoup parler, il accepta, comme d'habitude. Je le soupçonnai d'être un peu amoureux de moi, mais me connaissant, il n'osait me parler de travers. Un père de famille de son état, s'il ne se respectait pas, il devait le faire à mon égard.

En redescendant à la maison, je trouvai Yoni en train de finir ses exercices. Je transférai l'eau dans deux seaux et les laissai dans le carré de tôle qui nous servait de douche. Une demi-heure plus tard, Béranger, un des amis de mon petit frère qui habitait au bout de la piste, vint le chercher. Je remis l'argent à Yoni pour qu'il puisse prendre un repas à peu près correct et les regardai s'éloigner en leur recommandant d'être prudents et de ne pas se séparer en route. À l'heure où les voleurs d'enfants avaient refait surface, il ne fallait surtout pas s'amuser.

Je vaquai à mes tâches ménagères et une fois achevées, je pris ma machette, mon panier et troquai mes sans-confiance par des *makjoss*<sup>12</sup> afin de me mettre en route pour récupérer la navette bâchée qui allait jusqu'à Nkoltang, un village situé à environ trente kilomètres d'Owendo où maman avait acheté un terrain pour planter les légumes.

À l'heure où les autres filles de mon âge allaient à l'école, travaillaient ou se faisaient entretenir, moi, j'allais aux plantations. C'était difficile, mais je ne me plaignais pas. Au moins, j'avais un endroit où aller pour avoir à manger.

*Bénie soit ma mère, sans elle je ne sais pas ce qu'on serait devenus à ce jour.*

Je m'engouffrai dans la forêt avec les autres mamans qui disposaient de plantations sur les terrains voisins et nous travaillâmes en chantant dans la bonne humeur, en dépit de la rudesse du travail de la terre sous un soleil de plomb. La récolte de tubercules fut bonne. Je ne pris que ce qu'il me fallait pour vendre et manger à peu près normalement à la maison. Je réussis à avoir aussi quelques patates douces ainsi que des arachides. Je replantai derrière et en début d'après-midi, je repris la route en chargeant mon panier et mon sac de riz contenant l'ensemble de ma collecte.

De retour à la maison, je m'octroyai une petite pause et mangeai un demi-pain au beurre acheté chez Amidou. Mon téléphone se mit à sonner. Je souris en voyant le nom de mon petit ami s'afficher sur l'écran.

— Bonjour Kinichoux, ça va ? me lança-t-il d'une voix enjouée.

---

<sup>12</sup> Sandales en plastique type Méduse®.

- Bonjour bébé. On est là. Ça dit quoi ?
- Ah, je sors des cours. Je t'ai envoyé des messages ce matin et tu n'as pas répondu, on a un problème ?
- Oh non, je n'ai pas vu. Et puis tu sais que je devais aller travailler à Nkoltang, non ?
- Ah oui, j'avais oublié. La récolte a été bonne ?
- Oui, ça va.
- Ah, donc je vais bien manger ce soir alors !
- Oh ! Tu passes ?
- Oui, ou bien tu ne veux pas me voir ?
- Si... Heu... En fait...
- Qu'est-ce qu'il y a ?

Comment lui dire ? Comment lui dire qu'il n'y avait pas de courant chez moi en ce moment et que de fait, je n'étais pas en position de le recevoir décemment ? Blaise était étudiant en histoire à l'UOB. On s'était rencontrés quelques mois plus tôt, un jour où je rendais visite à Clémence à son école. Je ne lui avais pas menti sur ma situation et il m'avait acceptée telle que j'étais en m'expliquant qu'il était également issu d'une famille pauvre. Je n'avais donc aucune raison d'être gênée.

Il avait vécu à Bitam jusqu'à l'obtention de son bac et était venu poursuivre ses études à Libreville. Comme beaucoup d'étudiants qui vivaient sur le campus, il conjugait le verbe galérer à tous les temps et tous les modes. Donc, on s'était vite entendus et on vivait notre petit *love* en toute simplicité. Il venait de temps en temps à la maison et je me rendais au campus quand j'avais le temps, et surtout l'argent. En revanche, je me gardais bien de lui parler de mes problèmes car, je ne voulais pas qu'il se sente mal de ne pouvoir m'aider faute de moyens.

- Kini ? Ce n'est pas à toi que je parle ?

— Hein... Si. En fait heu... Papa est à la maison en ce moment, donc ça ne va pas être vraiment possible pour toi de venir.

— OK, je vois. Dans ce cas, tu viens me voir ?

*Ah, toi aussi ?! Là où mon argent du taxi est limite, tu veux encore que je fasse les dépenses imprévues.*

— Heu...

— Bon, je vois que je ne te manque pas, ce n'est pas grave.

— Oh Blaise, arrête de parler comme ça, tu sais que c'est compliqué...

— C'est bon, j'ai compris Kini, ça va faire trois semaines qu'on ne s'est pas vus, mais toi ça t'est égal. Je n'insiste pas. Au revoir.

Sans me laisser le temps de m'expliquer, il interrompit la communication.

*Eh ! L'homme-là vraiment !*

Comme si je n'avais pas assez de problèmes comme ça, il voulait en plus me faire culpabiliser. Je soupirai, désespérée, en soupesant mon porte-monnaie quasi vide. Mon cœur balançait. Avec tout ce qui m'arrivait en ce moment, j'avais tout de même besoin de réconfort et surtout d'une épaule sur laquelle me reposer.

Sans me poser plus de questions, je me levai et fermai la porte derrière moi. Advienne que pourra !